

Brésil

Propos recueillis en portugais par Tania Simoes, membre du groupe de rédaction, AvenirSocial,



Evelyne Lima

A 28 ans, Evelyne Lima est conseillère technique à Fortaleza (région Nordeste). Elle est diplômée en géographie et pédagogie, ainsi qu'experte de la méthodologie « cercle de construction de paix et de justice réparatrice ».

Comment décrieriez-vous la situation sociale de votre pays ?

On a l'habitude de dire que dans le Brésil, il y a des Brésils. Nous sommes un peuple très hétéroclite avec des origines historiques différentes. C'est à la fois une richesse culturelle, mais c'est aussi une certaine vulnérabilité.

Y a-t-il beaucoup de travailleur·euse·s sociaux·ales ?

Aucune idée ! Chez Terre des hommes (Tdh), on demande aux équipes si elles ont suffisamment de personnel pour le travail attendu et elles nous répondent que non. La demande est tellement grande qu'iels se sentent surchargé·e·s. Certains projets sont financés pour une année ou deux ans par les pouvoirs publics. Les professionnel·le·s travaillent sans stabilité, parfois avec un salaire bas, de mauvaises conditions. Le taux de rotation est très élevé.

Comment devient-on travailleur·euse social·e ? La profession d'assistant·e social·e est un cursus académique sur quatre ans. Après l'obtention d'un diplôme universitaire, iels deviennent des professionnel·le·s du service social. Il existe aussi d'autres catégories de professionnel·le·s mais sans cursus supérieur, comme pour l'éducateur·rice social·e. Normalement, iels ont la scolarité de base mais iels peuvent aussi avoir un diplôme universitaire dans une autre voie.

Comment avez-vous choisi cette profession ? Ma famille a été soutenue par une organisation sociale. J'ai étudié jusqu'à mes 14 ans dans une école payée par une association italienne, puis dans une école publique. A côté, je participais à des projets associatifs. Je suis toujours restée connectée à ce travail social là. En aidant les gens, c'est une manière de redonner ce dont j'ai bénéficié. Même si ce que je fais aujourd'hui chez Tdh ne concerne pas le lieu où j'ai vécu, indirectement je sais que je contribue à améliorer la vie d'adolescent·e·s qui suivront peut-être le même chemin que moi.

Quel est votre travail ? Je suis conseillère technique, mais c'est juste l'appellation officielle parce que le travail que je fais se rapproche de celui d'une assistante sociale. Je travaille pour des projets. Je représente l'institution dans des événements ou auprès des pouvoirs publics. Je travaille aussi avec des jeunes. Nous accompagnons par exemple un groupe d'adolescent·e·s dans une communauté à proximité. Nous les formons, réalisons avec eux des événements. Nous encourageons leur capacité d'agir.

Avec quelle(s) population(s) travaillez-vous ? Notre mission a toujours été la protection des enfants, des adolescent·e·s et des jeunes. Au fil des années, nos buts évoluent. Nous avons déjà travaillé avec la question de la sécheresse, du sans-domicile, des violences sexuelles. Par le passé, Tdh a aussi ouvert une crèche. Aujourd'hui, nous avons un projet de prévention avec les écoles pour lutter contre les violences sexuelles.

Pouvez-vous nous donner un exemple de vos activités ?

Mon travail est consacré principalement au projet « Liens de protection ». Nous sommes trois conseiller·ère·s techniques et un coordinateur. Le projet est sur cinq ans (fin en 2026). L'objectif est que les enfants et adolescent·e·s soient définitivement protégé·e·s des violences sexuelles. Cette notion de protection sera travaillée à travers quatre objectifs :

1. Travail avec les écoles pour sensibiliser les professeur·e·s, les jeunes et les familles.
2. Encourager des protagonistes juvéniles pour que les adolescent·e·s soient des multiplicateurs des informations de prévention.
3. Encourager un réseau communautaire pour que la violence sexuelle chez les jeunes soit une priorité dans la ville.
4. Atteindre les adolescent·e·s auteur·e·s de violences sexuelles.

Comment vos activités sont-elles financées ? Au Brésil, les institutions ont l'habitude de travailler par projet. C'est le cas pour le projet « Liens de protection ». Son financement est un partenariat entre une association allemande intervenant dans le monde entier (avec des bureaux au Brésil) et Tdh. Je reçois un salaire pour mon travail. Mes droits y sont garantis – ce qui est merveilleux. Je peux vivre de mon métier en adéquation avec ma manière de voir le monde, de consommer. Quand le projet sera terminé, je continuerai dans un autre projet.

Il existe aussi la possibilité d'avoir des fonds par l'Etat qui lance un appel pour recruter des personnes ou des institutions. L'Etat peut aussi engager des entreprises privées qui reçoivent l'argent public et gèrent le personnel. Cette manière de faire précarise le travail. Si lea chef·fe ne vous aime pas, iel vous vire. S'iel connaît quelqu'un·e, iel l'engagera à votre place.



© Evelyne Lima

Qu'est-ce qui vous plaît dans votre travail ? J'aime savoir que je peux contribuer à améliorer la vie des gens. J'aime savoir que mon travail ne génère pas de la richesse pour une personne ou un groupe spécifique de personnes, mais qu'il contribue pour que les droits des personnes vulnérables soient respectés. Je suis très heureuse d'être employée pour aider les gens. Ça me fait du bien aussi.

Et qu'est-ce qu'il est le plus difficile de vivre ? C'est surtout de faire comprendre que ce qui semble évident est important. Hier, j'étais à la réunion du conseil municipal pour parler de la violence sexuelle chez les jeunes. Nous avons notamment discuté du besoin dans les écoles d'un groupe de personnes qui gère ces situations. Les écoles ne peuvent plus aujourd'hui seulement enseigner les matières scolaires, parce que les violences y ont aussi fait irruption. Mais ce n'est pas la priorité. Je passe mon temps à dire ce qu'il faudrait faire, exposer des situations, montrer que les enfants ne sont pas soutenu-e-s et qu'ils vivent même parfois encore avec l'agresseur-e. On dépense beaucoup d'énergies sans forcément voir de résultats.

Comment la population considère-t-elle vos activités ? Les jeunes adorent. Nous avons huit groupes de 17 jeunes. Ils participent beaucoup à des projets pour Tdh. Ils sont désormais dans la ville. Les gens les invitent pour participer à des événements. Pour eux, c'est important. Nous avons cherché à récolter leur avis et leurs réponses sont très belles. Ils disent être devenu-e-s d'autres personnes. Ils ont l'opportunité de parler, de donner leur opinion – ce qu'ils n'avaient pas avant. D'autres disent vouloir suivre la voie du service social pour aider les gens.

Que souhaiteriez-vous voir changer ? Il y a beaucoup de personnes qui ne mangent pas à leur faim. On les voit dans les rues, ce qui n'était pas le cas avant. Devant Tdh, de l'autre côté de la rue, on voit des enfants déguisé-e-s en clown demandant de l'argent pour manger. Je ne sais pas encore exactement comment, mais je ferai des initiatives pour garantir que les personnes puissent manger en suffisance. Je crois qu'avec le ventre plein, les chances de s'engager pour une meilleure vie sont plus grandes.

Un message à adresser aux autres travailleur-euse-s sociaux-ales ? Continuez de croire dans ce qu'on fait, même lorsque ce n'est pas facile. Il faut continuer à croire que les petits changements valent la peine. Enfin, luttiez pour des conditions dignes dans le travail social. Notre travail est un travail et il a besoin d'être reconnu, d'être rémunéré. C'est un droit. C'est essentiel. •

i Terres des hommes Brasil
Tdh collabore avec des ONG locales brésiliennes depuis 1970. Vous trouverez plus d'information sur les activités des équipes d'Evelyne Lima sur leur site web.
• tdhbrasil.org